# Narcisse

Narcisse était penché sur son bol de soupe fumante, posé sur la toile cirée de la petite table de la cuisine ; il se tenait la tête entre les mains et semblait regarder son passé dans les yeux de graisse que formait le bouillon. Sa mère, assise en face de lui avalait à grands bruits sa part de potage où flottaient de gros morceaux de pain rassis ; entre deux cuillérées, elle levait son regard au dessus de la soupière qui la séparait de son fils et lui répétait inlassablement :

* Queq’te rumine encore ; te frais mieux d’manger. Ta soupe raferdit !

Narcisse ne répondait pas ; il semblait figé dans ses pensées. Il avait trente ans, peut-être cinquante, impossible de lire son âge sur son visage presque glabre, cuit, ridé comme une pomme sèche. Sous sa casquette toujours vissée sur la tête s’emmêlaient des cheveux gris et jaunes mal lavés. Sa mère se leva, emporta son assiette en terre de fer aux motifs à moitié effacés et sa cuillère de bois qui ne la quittait jamais ; Narcisse sortit lentement de son rêve puis d’une seule traite il engloutit sa soupe en portant le bol à ses lèvres ; d’un revers de manche il essuya les dégoulinades qui s’étaient formées à son menton puis sortit sans dire un mot.

La vie de Narcisse avait été une suite d’événements dramatiques ; il avait à peine cinq ans lorsque son père est mort. C’était un beau jour du mois d’août ; ils étaient partis tout les deux cueillir les premières pommes dans l’ouche derrière la maison. Le père portait une échelle sur l’épaule tandis que le petit Narcisse traînait un grand panier tressé en éclisses de châtaignier. Le chien Patau suivait alternativement l’un et l’autre en fermant la marche. Le père disposa l’échelle dans un grand pommier pour cueillir les plus beaux fruits à la cime de l’arbre ; il remplissait une musette de fruits puis redescendait pour vider sa cargaison ; de temps en temps une pomme se fracassait dans l’herbe et Narcisse se précipitait pour la ramasser et la mettre à part prés du panier. Soudain on entendit une branche se briser, l’échelle pivota sur elle-même et le jeune garçon vit son père chuter à travers les branches et s’affaler sur le sol. L’homme restait étendu dans l’herbe sans pouvoir se relever tandis que son fils en pleurs le tirait par la manche ; encore conscient il supplia Narcisse d’aller chercher la mère ; le chien reniflait son maître comme s’il avait pressenti le drame. Lorsque la femme arriva prés de son mari celui-ci avait la tête tournée sur le côté, les yeux sans vie, il était mort.

Avant l’accident, la petite famille vivait chichement sur une modeste exploitation agricole d’une quinzaine d’hectares ; pendant les quelques semaines qui suivirent le drame Narcisse et sa mère furent aidés sans réserve par les voisins et les amis ; puis la vie de chacun reprit son cours normal. La mère et l’enfant se retrouvèrent dans l’incapacité de faire les travaux des champs ; les terres furent mises en fermage pour un maigre revenu et pour subvenir aux besoins élémentaires, les trois vaches, les dix moutons, les deux cochons furent vendus peu à peu. La misère gagnait chaque jour le foyer et au bout de deux ans il ne restait plus que les volailles dans la cours de la ferme.

Narcisse fut scolarisé à six ans comme ses petits camarades du village ; il était devenu chétif à cause d’une nourriture insuffisante ; dans des habits rapiécés et souvent prodigués, trop grands ou trop petits pour son âge, il ressemblait à ces oisillons tombés du nid voués aux dents du chat. La maîtresse avait une attention particulière à son égard, d’autant plus qu’il était très bon élève. C’était à la récréation que les choses se gâtaient ; un grand crétin aussi bête que méchant n’avait de cesse de se moquer de Narcisse ; tantôt il le méprisait à cause de ses vêtements loqueteux, tantôt il le ridiculisait pour ses performances physiques pitoyables ; à cette époque, les programmes de l’école primaire étaient encore très éclectiques ; il y avait bien sûr les matières traditionnelles mais aussi des sciences physiques et naturelles, des travaux pratiques sur le bois et des épreuves d’éducation physique, comme la course à pied, le saut en hauteur et un peu de gymnastique. Autant Narcisse excellait en français et en mathématiques, autant il était nul en sport. Il aurait pu se moquer de son bourreau qui faisait trente fautes dans une dictée et ne savait pas faire une multiplication ou une division ; la chose était trop risquée et puis Narcisse n’était pas belliqueux pour un sou. Avec deux ans d’avance il obtint son certificat d’études ; c’était une maigre consolation pour ce jeune garçon dont les capacités intellectuelles étaient prometteuses ; il aurait pu devenir médecin, avocat ou pharmacien mais à cette époque les études étaient réservées aux enfants de milieux aisés. Pour les pauvres, le seul moyen de s’instruire consistait à faire le petit séminaire, mais Narcisse n’allait plus à la messe depuis que le bon Dieu lui avait volé son père ; il ne lui restait que le travail aux champs pour rapporter un peu d’argent au foyer. Par charité chrétienne il fut engagé comme commis chez un riche propriétaire terrien. Sa santé fragile et son jeune âge ne lui permettaient pas de travailler comme un homme ; il était cependant astreint aux mêmes horaires que ses aînés. Le dimanche, le seul jour de la semaine où il aurait pu se reposer, il aidait sa mère à faire un bout de jardin et lui préparait du bois pour l’hiver.

À l’âge de seize ans Narcisse avait gravi tous les échelons de la domesticité pour devenir un proche du propriétaire qui lui confiait des tâches de plus en plus gratifiantes. La tenue des comptes relatifs au bétail et aux cultures lui incombait et il avait également le privilège de mener la voiture à cheval de Madame. Malgré la fatigue due aux longues journées de travail, Narcisse lisait chaque soir une ou deux heures dans sa petite mansarde éclairée à la bougie. Madame, fervente lectrice, lui avait fait découvrir les plus beaux romans de notre littérature. Il affectionnait les grands auteurs du 19ème siècle, Victor Hugo, Balzac, Flaubert, Dumas et tout particulièrement Stendhal ; les amours de Julien Sorel et de madame de Rênal le fascinaient à un point tel qu’il avait copié sur un cahier les passages les plus impressionnants.

Les années passaient, la guerre de 1914 était à ses débuts, Narcisse venait d’avoir dix sept ans. Tous les dimanches il se rendait au village pour faire les emplettes que sa mère avait griffonnées sur un petit papier ; la liste ne variait guère d’une semaine à l’autre ; du sel, du sucre, de l’huile, de la chicorée, des harengs séchés, très rarement un peu de viande à bouillir et le pain de quatre livres qui faisait jusqu’au dimanche suivant. Le passage à la boulangerie était pour lui un moment de pur bonheur ; la boulangère dénommée Jeannette avait à peu prés le double de son âge et un charme qui ne laissait pas indifférente la gente masculine ; son mari avait été appelé sous les drapeaux dés le début du conflit et ne revenait que très rarement en permission. Le vieux boulanger, le père de Jeannette, avait repris du service contraint et forcé pour fournir le pain, la brioche et les viennoiseries aux habitants du village. À force de faire les yeux doux à Narcisse dont la silhouette rappelait les héros romantiques du 19ème siècle, Jeannette déclencha un véritable séisme dans les pensées du jeune garçon ; une idylle toute platonique était née entre elle et lui avec quelques attentions qui ne trompaient personne. Souvent Jeannette donnait un croissant à Narcisse ; le dimanche après midi, pendant l’été 1915, il n’était pas rare de les voir tous les deux, assis sur les marches de pierre de la boulangerie, lui lisant à voix haute un de ses romans préférés et elle, attentive, les yeux dans le vide, rêvant des histoires d’amour que lui contait son jeune ami. Au début de l’hiver de la même année ils trouvèrent refuge auprès du four à pain dont les braises encore rougeoyantes éclairaient leurs visages angéliques. Evidemment cet amour tendre et naïf ne pouvait pas échapper aux commérages nauséabonds des vieilles bigotes et des jeunes filles jalouses ; certes Narcisse n’était pas le plus beau mâle du village mais sans aucun doute c’était le plus attachant.

Dans cette région du bocage bourbonnais, loin des combats de la grande guerre la vie était relativement paisible malgré les privations. Quelques jours avant Noël ce fut pourtant le drame ; Jeannette vit arriver monsieur le maire, non pas pour acheter du pain mais pour lui annoncer la mort de son mari ; il venait d’être tué en Argonne à la bataille de Vauqois. Les désirs de madame de Rênal auraient ainsi été exhaussés quand Stendhal écrit à propos de son héroïne : « il y avait des jours funestes où elle ne pouvait chasser l'image de l'excès de bonheur qu'elle goûterait si, devenant veuve tout à coup, elle pouvait épouser Julien ». Ce ne fut pas le cas de Jeannette dont le cœur était suffisamment grand pour aimer deux hommes à la fois. La rupture avec Narcisse fut brutale et sans espoir ; elle se sentait coupable de l’amour platonique qu’elle éprouvait à son égard comme si cet amour avait provoqué la mort de son mari ; Jeannette se mit en noir, comme toutes les veuves de cette guerre destructrice, en évitant le plus possible de croiser le regard de Narcisse lorsqu’il venait à la boulangerie ; lui se sentait-il un peu coupable, nul ne le saura jamais ; il eut à cœur cependant de devancer l’appel sous les drapeaux pour oublier ses déboires amoureux. Sa mère n’approuvait pas ce choix et espérait secrètement qu’il soit réformé mais le sort et surtout les besoins en hommes de la guerre qui s’éternisait en voulurent autrement. Après un brève période d’instruction militaire de quelques semaines, Narcisse fut plongé dans l’enfer de Verdun alors qu’il venait de fêter ses dix huit ans.

Il avait fait ses classes au 321ème régiment d’infanterie de Montluçon au début de l’année 1916 et en avril il se retrouvait à Douaumont puis au fort de Vaux. Un vieux capitaine attendri par son jeune âge, l’avait pris comme ordonnance. Dans le vacarme des obus et le sifflement de la mitraille, Narcisse n’avait qu’un seul privilège, celui de tenir entre les mains un porte plume plutôt qu’un fusil ; il rédigeait les rapports que lui dictait son officier, et circulait dans les tranchées pour transmettre des ordres et récupérer des informations sur les combats. Quand il disposait d’un peu de temps il écrivait de longues lettres à sa mère ; comme la plupart des poilus, il relatait les malheurs de la guerre, le froid, la boue, les poux, la mort et il terminait toujours ses lettres en demandant des nouvelles du village et des voisins. Quelquefois un soldat venait le voir dans sa guitoune pour lui demander d’écrire à sa famille ; les mots étaient presque toujours les mêmes et traduisaient la détresse des hommes comme cette lettre inédite retrouvée dans des vieux papiers de famille :

« Chers parents,

Lorsque j’embarquais pour le front, beaucoup de mes camarades criaient, à Berlin ! Moi j’étais dans un coin du wagon me tenant la tête entre les mains et je me disais : « où tu vas mon vieux Boueri ! » Depuis ce jour je les ai vus ces gueulards, c’était les premiers à trembler sous la mitraille. Moi je fais mon devoir aussi bien que les plus chauvins ; jusqu’à ce jour j’ai eu de la veine ; ma batterie est la plus éprouvée du régiment, nous restons plus que neuf depuis le départ de Dijon. Enfin il ne faut pas désespérer sur la conviction que « nous les aurons ! »  Quand on est aux tranchées de premières lignes, on est séparé des boches que d’une centaine de mètres ; alors c’est là qu’il faut avoir l’œil et de la tête, même quand les marmites nous tombent dessus. Le trois mai dernier j’étais volontaire pour une pièce avancée ; j’en suis revenu indemne ; malheureusement il n’en était pas de même pour mes camarades ; à dix heures du soir un obus ennemi est tombé à trois mètres de la pièce et en a tué deux. Que de vies humaines disparues, le tombeau de la jeunesse ! Pour ma part, je ne suis plus qu’une vieille carcasse, je parais aussi vieux qu’un homme de quarante ans.

 Ah ! Si j’ai le bonheur de revenir, j’espère que nous n’entendrons plus parler de la guerre et nous formerons les Etats Unis d’Europe ».

Lorsque Narcisse rédigeait ces lettres il pensait à Jeannette et quelquefois il espérait secrètement recevoir des nouvelles de son amour perdu. La guerre lui réservait le pire ; au début de juin 1916 deux compagnies du 321ème RI dont il faisait partie furent désignées pour tenter de dégager le fort de Vaux assailli par les allemands. Les deux compagnies s’élancèrent sur la face Est du fort pour finalement revenir à leur point de départ sous un déluge de fer et de feu comme en témoigne un soldat du 321ème RI : « Ma compagnie a attaqué le fort de Vaux le 6 juin  à deux heures du matin ; il y avait un vacarme épouvantable, les obus tombaient de toutes parts ; lorsqu’une fusée éclairante illuminait le champ de bataille on voyait à dix ou vingt mètres les boches dont les mitrailleuses fauchaient les soldats dans des assauts suicidaires. Quand le jour s’est levé nous avions pratiquement épuisé nos grenades offensives sans avoir pu déloger l’ennemi. Je n’ai pas entendu l’ordre de repli et je me suis retrouvé dans un trou d’obus avec comme seule compagnie un jeune bien amoché qui me suppliait de le secourir ; j’ai pris en rampant le chemin du retour en traînant mon fusil et ce pauvre garçon ; partout où mon regard se posait je voyais des morts et des mourants, des français et des boches, c’était une vraie boucherie. Par miracle j’ai réussi à rejoindre mes camarades mais mon blessé était mort  ».

Durant cette attaque, Narcisse fut atteint dans son intégrité physique et psychique ; alors qu’il accompagnait son capitaine dans les tranchées les plus avancées, un obus de gros calibre vint éclater à quelques mètres. Narcisse fut enfoui sous une pluie de terre, de boue et de restes humains ; au prix d’un effort prodigieux il réussit à se dégager et il ouvrit les yeux pour découvrir le champ de bataille dévasté sur lequel planait encore un nuage de fumée âcre ; les blessés hurlaient et demandaient du secours, les rescapés couraient dans tous les sens ; soudain son regard se posa sur une scène effrayante ; dans un arbre décharné par la mitraille pendait un corps sanguinolent, c’était son capitaine. Les tympans de Narcisse avaient été perforés par l’explosion et la vue du charnier lui fit perdre la voix. Rapatrié à l’arrière par les services de santé, tel un mort vivant, il resta quelques semaines en observation avant d’être démobilisé pour déficience mentale. Plus tard il fut reconnu victime d’obusite, terme inventé spécifiquement pour désigner les troubles psychiques observés chez les soldats de la Grande Guerre.

Il avait retrouvé sa mère, sa maison, son village mais plus rien ne le sortait de sa torpeur. Il vécut ainsi pendant une dizaine d’années et un jour, alors qu’il arpentait machinalement le petit chemin creux qui passe devant sa maison, il avait croisé Jeannette toujours vêtue de ses habits noirs. Sans se parler et avant de s’éloigner l’un de l’autre ils s’étaient longuement regardés comme dans un dernier adieu. Narcisse rentra chez lui pour se pendre à la poutre du fenil.

Nombre de caractères : 15301